

Tradition textuelle et genre épistolaire

par

Raffaele Morabito

L'anthologie des prosateurs italiens éditée par Giacomo Leopardi se divise en treize sections ; l'une d'entre elles est dédiée au genre épistolaire et a justement pour titre *Lettere* ('Lettres')¹. Il s'agit d'une section qui inclut une vingtaine de textes (le tome dans sa totalité en contient 297), et sa présence à côté des autres est le témoignage – s'il en fallait – de l'importance attachée à l'écriture épistolaire par un écrivain imbu de culture classique comme Leopardi. C'est aussi le témoignage du fait que la forme épistolaire était envisagée comme l'une des grandes catégories qui peuvent être utilisées pour la classification des textes en prose de la littérature italienne, à côté, par exemple, des *Narrazioni* ('Narrations'), des *Descrizioni e immagini* ('Descriptions et images'), des *Allegorie, comparazioni e similitudini* ('Allégories, comparaisons et similitudes') ou des *Paralleli* ('Parallèles'). Ces appellations désignent autant de sections, et, comme on le voit, elles ne correspondent pas exactement à des genres littéraires ; pourtant ce qui en ressort est la mise en relief de l'écriture épistolaire, qui dans la *Crestomazia* est l'un des points de repère pour la classification de la tradition de la prose littéraire italienne.

Si l'on compare cette anthologie (qui à cause du nom de son compilateur apparaît comme la plus importante de la première moitié du XIX^e siècle en Italie) à un *corpus* bien plus récent, à savoir la *LIZ*, le cd-rom qui dans sa troisième édition rassemble les 770 textes que l'éditeur considère comme les plus importants de la tradition italienne, on s'aperçoit que le poids spécifique attribué aux épîtres est bien moindre. Dans la classification par genres prévue par *LIZ*, le genre épistolaire (sous le titre de « *lettere* ») est l'un des dix-neuf prévus ; pourtant, il n'inclut que deux recueils : les lettres de sainte Catherine de Sienne et celles d'Alessandra Macinghi Strozzi, c'est-à-dire deux textes qui remontent tous les deux à une époque pré-typographique (XIV^e-XV^e siècles), écrits par des écrivains

– ou plus précisément par des femmes écrivains (s'agit-il d'un hasard ?) qui sont lues et connues surtout (Catherine) ou seulement (Alessandra) en tant qu'auteurs de lettres. L'exclusion du *corpus* d'autres correspondances plus récentes dépend de raisons strictement pragmatiques (*LIZ* a travaillé seulement sur des textes déjà publiés), aussi bien que d'un choix délibéré. Des auteurs tels que Foscolo, Tasso ou Manzoni n'ont jamais publié leurs correspondances, lesquelles pourtant ont été rassemblées indépendamment de leur volonté. Le critère de *LIZ* a donc été de présenter des ouvrages, et non pas des recueils de textes de différentes provenances rassemblés par des éditeurs modernes. Au fond, on peut trouver le point de repère méthodologique dans la distinction tracée il y a quelques années par Mario Marti, entre « raccolta di lettere » ('recueil de lettres') et « epistolario » ('correspondance')², ce dernier témoignant d'une conception artistique et d'intentions rhétoriques et artistiques personnelles (« è informato ad un concetto d'arte e obbedisce a soggettivi intendimenti retorici e stilistici »). Or, des ouvrages pensés et présentés comme pourvus d'une unité propre et publiés en forme de recueils épistolaires, de livres de lettres, n'ont pas été inclus dans le *corpus* par absence d'éditions modernes, utilisables pour le *scanner*, et toute l'épistolographie de la Renaissance, qui a pourtant été envisagée comme genre autonome et qui a eu un grand succès éditorial³, a été exclue de *LIZ*. Mais, si on veut dépasser la classification que *LIZ* nous propose, et adhérer à une plus large acception du mot 'lettre' (*lettera*), on pourra chercher, parmi les 770 ouvrages qui composent le *corpus*, ceux qui se présentent justement comme des lettres (même quand elles sont fictives, et que, par conséquent l'ouvrage n'est pas classé dans le genre épistolaire) et dont le titre inclut ce mot : à côté du roman de Foscolo *Le ultime lettere di Jacopo Ortis* (1817)⁴, on n'en trouve que deux : les *Lettere virgiliane e inglesi* de Saverio Bettinelli (1758-1766) et la *Lettera semiseria di Grisostomo* de Giovanni Berchet (1816), c'est-à-dire des lettres bien évidemment fictives à des destinataires fictifs ; et en tout cas le *corpus* épistolaire n'en serait pas tellement enrichi.

Évidemment si on a décidé d'inclure la correspondance d'Alessandra Macinghi Strozzi, c'est à cause de sa valeur en tant que « testo di lingua », document de la langue italienne : il s'agit d'un texte qui n'est pas seulement un témoignage précieux sur la vie d'une classe sociale, celle des marchands, dont l'importance dans l'histoire de l'Italie (et de l'Europe) serait difficilement surestimée, mais aussi d'un texte également précieux pour la connaissance de la langue florentine 'moyenne' au XV^e siècle : une langue parlée dans un milieu assez cultivé, mais qui n'est ni savant ni littéraire. Cette double considération a probablement convaincu l'éditeur

qu'il fallait déroger à un critère qui pour les auteurs des époques suivantes a été rigoureux, et admettre un texte qui dans son ensemble est le résultat d'un assemblage de lettres réellement envoyées et ensuite conservées dans les archives et, quelques siècles plus tard, rassemblées et classées par Cesare Guasti (1877) dans un livre. Telle est l'histoire de ce recueil, publié pour la première fois au XIX^e siècle⁵.

C'est un sort différent qu'eurent les lettres de sainte Catherine de Sienne, dont l'importance publique a tout de suite été perçue par ses contemporains, grâce à la personnalité de l'auteur aussi bien qu'au relief politique et religieux des thèmes abordés. Catherine, qui n'était pas une femme de lettres et ne savait pas écrire, dictait ses épîtres, avec une adresse et une maîtrise hors du commun, à des secrétaires, qui prirent eux-mêmes le soin de les rassembler⁶. Dans son cas, comme dans celui d'Alessandra Macinghi Strozzi, il s'agit donc de lettres qui ont été produites chacune à part, dans une situation communicative particulière, et qui plus tard seulement ont été réunies pour composer un *corpus* ; et, il faut l'ajouter, nullement à l'initiative de l'auteur. Ce sont, pour ainsi dire, des ouvrages sans intention : juste le contraire des recueils de lettres qu'un auteur rassemble de sa propre initiative. Un exemple : l'Arétin, qui par son *Primo libro de le lettere* (Venezia, 1538) a fondé un genre nouveau : le livre de lettres en langue vulgaire⁷. Bien sûr, l'idée d'un recueil épistolaire de lettres d'un seul auteur n'était pas une nouveauté. Le processus de formation de florilèges épistolaires d'auteurs anciens a été décrit par Remigio Sabbadini :

Les humanistes lisaient, par exemple dans la vie d'Horace écrite par Suétone, des fragments de lettres adressées au poète par Auguste : ils détachaient ces fragments, y mettaient une adresse (...) ils ajoutaient à sa conclusion un *Vale* et la lettre commençait à vivre indépendamment du texte d'où elle était tirée. (...) On fit un deuxième pas, en donnant une forme épistolaire aux maximes qu'on rencontre chez les auteurs anciens. (...) Après avoir donné une vie autonome à des passages de lettres des auteurs anciens et avoir adapté à une forme épistolaire les maximes qu'on rencontre dans leurs livres, il reste en conclusion un dernier pas à faire : inventer des lettres tout court.⁸

Les lettres familières de Cicéron étaient bien connues de Pétrarque, qui en avait retrouvé plusieurs en explorant les bibliothèques à la recherche des trésors cachés de l'Antiquité ; il admirait ces lettres, et à son tour il prit soin de rassembler ses propres lettres, dont le ton variait du registre privé, par exemple dans les lettres à Boccace (où pourtant il pouvait introduire la traduction d'une nouvelle entière : la dernière du *Decameron*, celle de Grisélidis), au registre solennel de l'épître à la postérité (*posteritati*), qui envisage une dimension publique. Par les recueils de ses épîtres, Pétrarque

voulait ajouter un élément qui n'était pas secondaire à la construction de sa propre image d'homme de lettres et à sa propre gloire d'écrivain, et le texte en est toujours soigné comme celui de tous ses ouvrages. De même les recueils de lettres que l'Arétin réalisa au XVI^e siècle correspondent à une intention délibérée : il s'agit de lettres en langue vulgaire (et le changement de la langue, du latin au vulgaire, est décisif), mais leur auteur envisage surtout le projet de s'intégrer dans un processus de communication littéraire qui avait totalement changé, bien différent de celui de l'époque pré-typographique dans laquelle Pétrarque s'inscrivait. En rassemblant ses propres lettres, l'Arétin envisageait la fondation d'un genre de livre inédit, un genre qu'on pourrait définir de consommation, un instrument de communication agile, malléable, capable d'aborder les thèmes les plus variés, mais sans la profondeur ni l'esprit analytique des traités et sans la structuration narrative complexe et organisée de la nouvelle. Il est plus que probable que les lettres de l'Arétin insérées dans les recueils que lui-même rassemblait avaient en fait déjà rempli une fonction de correspondance, qu'elles étaient déjà entrées dans un véritable circuit de communication épistolaire. Mais en tout cas la forme dans laquelle elles nous sont parvenues est une forme élaborée, soumise à une révision qui devait les intégrer dans un ensemble plus vaste ; un ensemble qui – on l'a déjà remarqué avec Marti – est bien autre chose que le recueil des lettres d'un écrivain réalisé par un éditeur suivant un critère différent, par exemple l'ordre chronologique. Il est difficile de déterminer dans quelle mesure le procédé de l'Arétin coïncide avec celui d'une femme écrivain telle que Ceccarella Minutolo, dont les lettres courtoises (Capialdi les appellait « lettres aragonaises », parce qu'elles avaient été écrites au XV^e siècle dans la cour aragonaise de Naples)⁹ eurent probablement une circulation antérieure à leur insertion dans un recueil unitaire ; mais est-ce que cette circulation a été d'abord privée, réservée, ou bien ces lettres ont-elles été composées dans le but d'entretenir tout un milieu courtois, et leur forme d'origine a-t-elle été la même que celle que nous lisons à présent ? Quoi qu'il en soit, le texte de l'Arétin comme celui de Ceccarella sont des produits littéraires, à envisager plutôt de façon globale que comme des lettres isolées ; des produits pour lesquels on peut à juste titre employer le qualificatif d'« artificiels », ou bien de « fictifs ».

Il n'en va pas de même des lettres qu'Ugo Foscolo envoyait à son amante Antonietta Fagnani Arese. Ces lettres ont été réemployées par Foscolo dans son roman épistolaire *Le ultime lettere di Jacopo Ortis*, ou plus précisément, elles entretiennent avec ce roman un rapport complexe de débit et de crédit ; mais, quoi qu'il en soit, elles sont produites dans un but de communication bien défini, en fonction de son amour pour Antonietta¹⁰.

On pourrait dire qu'elles naissent en dehors de toute intention littéraire, si ce n'est que la littérature et la vie s'entrecroisent et se superposent d'une façon inextricable dans une personnalité comme celle d'Ugo Foscolo. On sait très bien qu'il envisageait l'usage de ses lettres pour de possibles ouvrages littéraires à venir ; mais à plus forte raison cette perspective éloigne sa correspondance de la sphère de la littérature publique : si, de cette façon, Foscolo introduit dans le réseau de la littérature des textes, parfois étendus, tirés de ses lettres, il en exclut en même temps ces mêmes lettres en tant que telles : si elles contribuent à l'écriture romanesque, le roman, à son tour, lorsqu'il prélève des lettres des contenus et des discours tels quels, exclut ces mêmes lettres de la littérature, où le discours romanesque occupe le premier plan. Foscolo confie son image publique au roman, non pas aux lettres constituant sa correspondance avec Antonietta. Il est vrai que cette correspondance a été lue par la postérité comme un ouvrage pourvu d'une valeur littéraire autonome ; mais il s'agit d'un de ces cas (pas tellement rares) d'annexion au domaine de la littérature de textes qui à l'origine ne la concernaient pas. Un tel procédé peut être en premier lieu causé par la personnalité de l'auteur ; mais aussi par la reconnaissance d'une valeur 'littéraire' à des écrits liés à des contingences extralittéraires de la vie de leur auteur. Il faut chercher l'origine de cette ambiguïté dans la superposition, éclatante et voulue chez Foscolo, de la littérature et de la vie.

En fait, l'idée que le génie produit des manifestations toujours intéressantes, non seulement du point de vue documentaire, mais aussi en raison d'une valeur esthétique, a joué souvent chez les lecteurs aussi bien que chez les écrivains, notamment à l'égard de certains auteurs et de certaines époques. Cette idée du rôle central du génie créateur a été exaltée à partir du romantisme, et, de ce point de vue, un personnage comme Foscolo en est un bon exemple, puisque, en dépit de son adhésion déclarée au classicisme, on accepte couramment de le classer parmi les représentants de l'esprit romantique. En revanche, un narrateur comme Giovanni Verga est étranger à cette attitude. Ce n'est pas qu'à son époque le mythe du génie créateur s'était affaibli (il a été contemporain de d'Annunzio !) ; mais, en choisissant un programme qui envisage d'exclure du processus de création littéraire toute interférence de l'individualité de l'auteur, il se trouve dans une position bien différente. Son œuvre ne prétendait pas être le fruit du génie, mais le résultat d'un travail d'observation scientifique et impersonnelle. Le destin de ses lettres correspond à cela : elles nous sont parvenues en grand nombre, mais elles sont dispersées et ne constituent pas un *corpus* organisé : les philologues en ont rassemblé seulement des échantillons (par exemple les lettres à son traducteur, les lettres à son éditeur etc.¹¹), et, qui plus est, ils ne se sont pas souciés de souligner leur valeur

littéraire, mais les ont envisagées comme des documents de la vie et de la pensée de leur auteur.

On peut donc ranger d'un côté les lettres qui ne sont pas seulement adressées à leur destinataire explicite, mentionné dans la suscription, mais aussi à un public plus large (qui en devient le destinataire implicite). De l'autre côté nous avons les recueils de lettres nés de l'assemblage réalisé *a posteriori* par des éditeurs qui ont réuni dans un *corpus* des lettres qui leur sont parvenues d'une façon ou d'une autre. Les lettres du premier type, celles qu'on pourrait classer comme publiques, comprennent, bien sûr, les lettres à des communautés, comme par exemple – pour ne mentionner que les plus célèbres – les lettres bibliques de saint Paul ; ou bien les lettres qui, adressées à un seul sujet, contiennent des exposés ou abordent des problèmes qui peuvent intéresser toute une société (et par conséquent on souhaite qu'elles soient connues par cette société le plus largement possible : c'est le cas, par exemple, des lettres de savants et d'hommes de science tels que Galilée ou Francesco Redi)¹² ; ou bien les lettres écrites pour exposer des principes de théorie littéraire, telles que la *Lettre à M. Chauvet sur l'unité de temps et de lieu dans la tragédie* de Manzoni, si importante pour l'histoire de l'écrivain et celle du Romantisme italien, et pour laquelle il envisageait une diffusion publique – lettre ouverte s'il en est, comme d'ailleurs le sont toutes les lettres que, par exemple à l'époque baroque, on écrivait et publiait pour décrire n'importe quoi, une fête comme une bataille¹³. Mais il faut inclure aussi dans cette catégorie des écrits tels que les *Familiars* de Pétrarque : nées en tant que lettres privées, elles se transforment en document public du moment où elles sont réunies dans un livre, après une révision textuelle ; produites en fonction d'une relation épistolaire, puis devenues livre, elles étaient destinées dès le début à un organisme plus complexe. Il faut envisager de la même façon les recueils épistolaires de la Renaissance, qui rassemblent des lettres liées à des circonstances particulières et qui ont été réellement envoyées, mais bientôt publiées dans des livres imprimés : du cas le plus connu et le plus précoce, celui qui a été déjà cité de l'Arétin, à ceux étudiés et répertoriés par Basso et Quondam. Il s'agit de lettres qui, bien que parfois écrites sans aucune intention littéraire, ont été bientôt absorbées par le domaine que nous désignons du nom de littérature. Ce sont des lettres qui, avec des changements minimes, peuvent devenir quelque chose d'autre. Tel est le cas d'Andrea Navagero : les lettres qui racontent son voyage en Espagne sont publiées dans le recueil de Porcacchi (1576), aussi bien que dans un volume autonome, avec le récit d'un voyage en France (cf. Navagero)¹⁴, rangées dans le même ordre mais sans exorde ni conclusion, et forment un discours continu qui n'a plus rien à voir avec la forme épistolaire.

D'habitude toutes les lettres classées dans cette première catégorie nous sont parvenues par les canaux de la communication littéraire, et nous n'en connaissons que la rédaction révisée et imprimée. En fait le livre de lettres apparaît en tant que genre littéraire avec ses caractères propres (cf. Morabito et Quondam), et on ne peut pas y penser comme à quelque chose qui se détache de la littérature, pour produire un circuit différent de communication.

Il n'en va pas de même des recueils qui naissent de l'assemblage de lettres parvenues par des voies qui peuvent être très variées, recueils réalisés par des éditeurs à une époque plus ou moins éloignée de celle de leur rédaction. On peut en tirer un exemple de la correspondance de Michel-Ange, ou bien, parmi ceux qu'on a déjà abordés ici, d'Alessandra Macinghi Strozzi ou de Giovanni Verga. Ce dernier est un cas très net : bien plus que celui d'Alessandra Macinghi Strozzi ou de Michel-Ange (dont les vicissitudes biographiques ont été jugées plus intéressantes que celles de Verga) ; on ne lit ses lettres que pour leur valeur documentaire, pour avoir des renseignements sur sa vie et son œuvre ou pour mieux connaître ses idées sur sa pratique d'écrivain. En tout cas, on a affaire à des autographes : les lettres réellement envoyées par Verga et qui nous sont parvenues ont été classées et copiées, mais leur auteur n'avait jamais pensé à une divulgation publique. Cette attitude est la même que celle d'Alessandra Macinghi Strozzi et de Michel-Ange¹⁵. Ce n'est que plus tard et indépendamment de leur volonté que leurs lettres ont été rassemblées, qu'elles ont constitué des livres et sont entrées dans le circuit de la communication littéraire ; et leurs auteurs ne sont pas intervenus sur leurs textes en vue d'une publication.

Il est alors évident que les modalités de la transmission du texte jouent un rôle fondamental ; la remarque de Marti acquiert une valeur bien concrète, non seulement en ce qui concerne la pratique éditoriale, mais aussi en général l'étude et l'évaluation de ces textes. Il faudrait se demander s'il est possible de parler d'un genre unitaire, bien défini pour tous les textes que je viens de mentionner ou bien s'il faut considérer le terme de « littérature épistolaire » comme une définition qui recouvre en fait des réalités bien différentes, sinon mêmes hétéroclites.

D'ailleurs une distinction au point de vue chronologique serait aussi nécessaire. Il est évident que l'introduction de l'imprimerie a changé radicalement la situation même dans le domaine de la communication épistolaire. A l'époque pré-typographique une lettre missive, destinée à être réellement envoyée à son destinataire, naissait comme tous les autres écrits : qui étaient, justement, manuscrits, exemplaires uniques, et toute lettre était à son tour unique. Bien sûr, les modalités de la conservation

d'un texte changeaient si ce dernier était confié aux pages d'un volume ou bien à une feuille volante ; mais les procédés de leur production matérielle se ressemblaient. Après l'introduction de l'imprimerie, les circuits changent et se distinguent bien plus clairement : Febvre et Martin ont bien remarqué la survivance d'un domaine de circulation propre au manuscrit, constituant en quelque sorte une alternative à celui du livre imprimé. Cela entraîne une distinction supplémentaire dans l'univers des manuscrits : d'un côté ceux qui sont destinés à être imprimés, de l'autre ceux qui vont rester manuscrits, et qui n'étant pas imprimés confient leur diffusion à d'autres formes de transmission. Il s'agit de formes moins répandues, bien entendu, mais pourtant à leur façon efficaces et parfois publiques. Cette distinction, qui concerne tous les produits de l'écriture, est valable à plus forte raison à l'intérieur de l'univers épistolaire, où lettres publiques (et publiées) et lettres privées s'éloignent de plus en plus les unes des autres.

Bref, l'imprimerie a pour effet la création d'un réseau de circulation des textes différent du réseau 'officiel' – ce réseau 'officiel' qui inclut tous les textes imprimés et ignore les autres, à tel point qu'on est porté à estimer qu'un écrit n'existe pas s'il n'est pas imprimé : l'impression lui donne une existence qui autrement lui serait refusée. Des ouvrages dont les manuscrits existaient bien longtemps avant leur première édition n'ont été découverts que lorsqu'on les a publiés dans un livre imprimé. Un des cas les plus célèbres de la littérature italienne est celui de Benvenuto Cellini et de son autobiographie, 'découverte' par Giuseppe Baretta en 1764¹⁶. Publiée pour la première fois en 1728, on connaissait déjà son existence mais on ne l'appréciait pas comme il se devait : c'est Baretta qui au XVIII^e siècle a procuré à la littérature italienne ce texte écrit au XVI^e. Mais si la *Vita* de Cellini n'avait pas de circulation avant sa première édition imprimée, d'autres ouvrages – comme je l'ai déjà dit – eurent une diffusion manuscrite en pleine époque typographique. Un exemple : le *Triregno* et d'autres ouvrages de Pietro Giannone, dont on empêchait la diffusion imprimée pour des raisons de censure doctrinale ou morale. Ce sont des ouvrages forcément exclus d'une circulation 'normale', des voies ordinaires de la diffusion des discours écrits, et qu'on ne pouvait aborder qu'en suivant des parcours inhabituels et parfois dangereux¹⁷.

Mais à côté de ces textes, écartés non à cause d'une intention première de limiter leur diffusion mais plutôt à cause d'une contrainte qui leur empêche l'accès au canal de divulgation le plus puissant, il y en a d'autres qui limitent volontairement leur diffusion à un public plus ou moins restreint (jusqu'à pouvoir le réduire à une seule personne). Parmi ceux-ci les lettres 'privées' occupent une place de choix : ces lettres qui, contrairement aux autres lettres 'publiques' dont je viens de parler, ne sont pas nées et n'ont pas été

révisées en vue d'une publication imprimée. Il s'agit d'un circuit de communication moins assujéti aux normes qui régissent la circulation des textes transmis par les éditions imprimées, par conséquent d'un milieu où les idées et les sentiments peuvent s'exprimer avec une plus grande liberté et avec une franchise inhabituelle ailleurs, qui apparaît comme la manifestation immédiate de l'intimité de celui qui écrit.

Est-il légitime de lire de tels textes comme des ouvrages littéraires ? Bien sûr, chacun peut en faire l'usage qu'il en veut ; et si l'on veut prendre à la lettre les mots de Foscolo-Ortis, qui affirme que sa propre vie est romanesque et que lui-même est un « romanzetto ambulante » (un 'petit roman ambulant')¹⁸, rien n'empêche de lire ses lettres à Antonietta Fagnani Arese comme un roman épistolaire. Rien à censurer dans une telle perspective ; d'ailleurs il est évident que ce n'est pas un problème d'admissibilité du point de vue éthique. Mais lorsqu'on veut évaluer l'importance d'une classe de discours écrits au regard des statuts de genre qu'ils impliquent, il me semble qu'il est important de tenir compte des problématiques que je viens d'évoquer ; de se souvenir que parler de genre épistolaire tout court revient en fait à parler de quelque chose qui n'est pas un genre, qui contient en soi des textes hétérogènes, avec des modalités de production, de transmission et de tradition textuelle bien diversifiées ; et de se rappeler que parmi ces textes, quelques-uns s'inscrivent à juste titre dans la littérature, tandis que d'autres lui sont évidemment étrangers. Dans cette deuxième catégorie on peut ranger plusieurs des textes dont j'ai fait mention, tels que la correspondance de Verga ou bien – à plusieurs points de vue – celle d'Alessandra Macinghi Strozzi, qui pourtant a été reconnue en tant qu'écrivain et dont les lettres sont incluses dans le *corpus* de la littérature italienne.

Il arrive souvent que même dans les lettres que je viens de ranger parmi les textes étrangers à la littérature on puisse relever une élaboration stylistique soignée et des effets 'esthétiques' qui de toute façon se rapprochent de l'écriture proprement littéraire ; mais il me semble que cela n'infirme pas les argumentations que je viens d'exposer. Même celui qui écrit sans intention littéraire suit les règles de la rhétorique, dans la mesure où sa culture le met à même de le faire. Un écrivain 'professionnel' reste professionnel même s'il rédige un billet pour répondre à une invitation à dîner.

Au contraire un ignorant reste ignorant même lorsqu'il cherche à soigner son style pour une déclaration d'amour qui se veut passionnée. Giovanni Verga s'en rendait bien compte quand il devait transcrire le billet que Ciolla, un villageois peu cultivé, en dépit de ses prétentions, avait rédigé pour le compte du baron Nini Rubiera, dans le but de séduire la cabotine Aglae :

Si de filandreuses cérémonies ne sont pas le thème de mon style, pourtant mon obséquieux respect n'en est point égaré. Si bien que je n'en considère que les prières comme les sources les moins fallacieuses et les plus stables. La faveur d'un regard de vos yeux est tout ce que je convoite, et j'ambitionne de l'obtenir grâce à mes lignes balourdies.¹⁹

Dans ce cas le comique est engendré par la friction entre intention noble et réalisation basse : un billet qui se prétend galant et qui devient objet de dérision pour la fiancée de Nini. Excusez-moi si je donne un exemple tiré d'une œuvre de fiction, mais des documents de cette sorte ne sont pas tellement nombreux – ou plutôt : il sont trop nombreux, mais très peu d'entre eux ont été conservés. (En disant « document de cette sorte » je me réfère aussi bien au sujet du billet, qui souvent pousse à ne pas le garder pour des raisons de discrétion, qu'au niveau culturel : aucun motif de conserver de tels exemplaires de style épistolaire, une fois qu'ils ont accompli leur tâche communicative). Pourtant, parfois des échantillons nous parviennent, des lettres écrites par des gens d'une vague culture, dont l'expéditeur peut même quelquefois être analphabète. C'est le cas des lettres dictées aux écrivains publics : par exemple celles que Gaetana Borsini, la femme analphabète de Lorenzo Borsini, un obscur homme de lettres italien du XIX^e siècle, envoyait à son mari²⁰. Le passage de l'oral à l'écriture implique en lui-même un changement de registre et les normes rhétoriques agissent sur le texte. Mais dans les lettres de Gaetana, ces normes sont mises en place par les écrivains auxquels elle les dictait, qui avaient eux aussi une culture limitée, mais qui au moins connaissaient, grâce à leur pratique professionnelle, les rudiments de la communication épistolaire. Il en résultait des textes où les formules épistolaires les plus habituelles et les plus prévisibles s'entrecroisaient et alternaient avec des expressions d'une spontanéité la plus immédiate. En tout cas, ces lettres de Gaetana Borsini, malgré la présence évidente de suggestions tirées de la rhétorique épistolaire, restent assurément en dehors de ce que nous appelons littérature, et d'une manière également évidente appartiennent à ce que nous appelons communication épistolaire.

Après avoir évoqué quelques difficultés préalables à l'étude du genre épistolaire, il reste à savoir pourquoi celui-ci a attiré si vivement l'attention des chercheurs qui s'occupent de littérature française, tandis que ceux qui s'occupent de littérature italienne ne s'y sont apparemment guère intéressés. On pourrait chercher une réponse dans la constatation suivante : aussi bien les auteurs italiens que les auteurs français ont été par le passé – cela va sans dire – de grands écrivains de lettres ; pourtant, si au siècle d'or de la tradition littéraire française le genre épistolaire a produit des ouvrages reconnus parmi les plus illustres et les plus représentatifs (un

nom seul : Mme de Sévigné), en Italie il n'existe aucun recueil épistolaire ni aucun épistolier auquel on attribue une pareille importance. On a plutôt des auteurs 'mineurs', des auteurs parfois remarquables, parfois de grand talent et de grande renommée, mais qui n'ont pas été 'canonisés' ni admis par consentement universel dans les lieux les plus élevés du panthéon des lettres nationales. D'ailleurs, la chronologie peut éclaircir bien des choses. En effet, c'est au XVII^e siècle que la littérature française moderne reconnaît ses propres origines et ses propres modèles, de même qu'à cette époque s'ébauche un ensemble de textes reconnus comme classiques. En revanche en Italie, malgré la qualité et l'autorité des ouvrages de la littérature de la Renaissance, les modèles acceptés restent jusqu'au Romantisme ceux qui avaient été créés au XIV^e siècle, c'est-à-dire les trois fondateurs de la grande tradition littéraire nationale : Dante et, plus encore, Pétrarque et Boccace. L'autorité de la solution envisagée par Bembo (qui indique aux poètes le modèle de Pétrarque, aux prosateurs celui de Boccace) en ce qui concerne le problème du choix d'une langue littéraire commune est symptomatique. Mais si l'on se réfère à des modèles qui remontent au Moyen Age, on a affaire à une époque où la communication épistolaire au sens moderne du terme n'existait pas, où l'invention de l'imprimerie n'était pas encore venue changer et différencier les circuits de l'écriture, et où le sens de l'intimité de la personne n'était pas encore aussi développé qu'il le sera quelques siècles plus tard. A l'époque de Dante, de Pétrarque, de Boccace, le genre épistolaire était très proche de la rhétorique générale, et les lettres, par conséquent, n'avaient pas dans le système des genres littéraires une place comparable à celle qu'elles allaient occuper à l'époque moderne.

Ce n'est qu'une constatation historique. Et si, d'un côté, elle pourrait être une explication, de l'autre elle nécessite un éclaircissement. A cet égard on pourra reprendre une réflexion de Mme de Staël à l'égard du manque de conversation en Italie par rapport à la France : « En France on pourrait se plaindre de la même façon à cause d'une certaine superficialité dans les études littéraires ; pourtant il existe un moyen particulier pour s'animer réciproquement qui n'est pas répandu en Italie, c'est-à-dire la *société*. (...) L'esprit de conversation ne se combine pas avec cette façon de vivre »²¹.

Cette remarque n'était pas étrangère aux gens de lettres d'Italie, du moins aux plus avertis. Giacomo Leopardi, le 10-11 novembre 1823, écrivait dans son *Zibaldone* :

Nous n'avons que très peu de conversation, et elle est étrangère ; la conversation italienne n'existe pas ; donc il est bien naturel que la conversation d'Italie ne soit pas faite en langue italienne, et tout ce qui lui appartient – et c'est un très grand nombre de choses, et de genres bien variés et cohérent

avec maintes parties de la vie, des coutumes, de la littérature etc. – trouve son expression dans des mots étrangers, et n'a pas en italien de mots qui le signifient. (3862)

Et quelques mois plus tard (le 15 février), constatant une « conformité générale très curieuse » entre le climat et « le mode de la vie sociale par rapport à la conversation » :

Le climat d'Italie et d'Espagne est un climat de promenades, et surtout dans les régions les plus méridionales. Ces nations n'ont pas du tout de conversation, elles ne l'aiment pas ; le peu de conversation qu'on trouve en Italie, se fait dans sa partie la plus septentrionale (...). Le climat d'Angleterre et d'Allemagne renferme les hommes chez eux, et par conséquent la vie domestique est un aspect caractéristique de leur vie nationale (...). Le climat de la France, qui est le centre de la conversation et dont la vie, le caractère, les coutumes et les opinions, tout est conversation, est à mi-chemin entre celui de l'Italie et de l'Espagne et celui de l'Angleterre et de l'Allemagne, puisqu'il n'empêche pas de sortir et de se déplacer d'un endroit à l'autre et qu'il rend agréable de rester à l'abri. (4031-2)

Et un peu plus de trois ans plus tard, Leopardi notait, dans le même *Zibaldone*, une pensée d'un écrivain du XVII^e siècle, Francesco Algarotti, qui avait remarqué ce défaut de la culture italienne :

Pour qualifier un homme qu'ils estiment, les Français disent d'habitude *c'est un homme extrêmement aimable*, les Anglais *he his [sic] a very sensible man*, les Italiens *è un uomo di garbo* ; c'est un signe évident, me semble-t-il, que les premiers préfèrent avant toute chose les plaisirs de la conversation et la science de l'urbanité ; les deuxièmes la raison et le bon sens ; les troisièmes l'aplomb et le savoir-faire.²² (4227)

C'est justement ce manque de conversation qui peut expliquer l'absence en Italie d'un développement du genre épistolaire comparable à celui qu'il eut en France – en dépit de ses manifestations si précoces – et, en même temps, le manque d'attention à son égard de la part des critiques littéraires d'aujourd'hui. On pourra chercher la contre-preuve dans le succès médiocre du genre aphorismes et maximes en Italie, notamment si on le compare à son vigoureux essor en France : peu de livres italiens peuvent être cités à côté des textes de Chamfort ou de La Rochefoucauld. Il s'agit d'un filon nettement marginal de la littérature italienne, même s'il concerne des personnalités importantes, comme par exemple Guicciardini. L'idée d'intégrer le *corpus* des écrivains d'aphorismes dans la tradition canonique italienne, en les incluant dans une collection de classiques qui fait autorité (les deux volumes de *Scrittori italiani di aforismi* dans les « Meridiani » de Mondadori), est récente et inédite ; la *LIZ*, à côté du petit

livre de Guicciardini, ne signale qu'un texte classé dans le genre des « maximes » : les pensées (*Pensieri*) de Leopardi.

Mais, en dépit de ces différences et de la relative pauvreté du *corpus* italien, on peut toutefois conclure que la confrontation des deux traditions peut être utile, d'un côté comme de l'autre, peut amener à des mises au point sur le plan historiographique et suggérer des réflexions d'ordre général à l'égard de l'écriture épistolaire. Cette dernière inclut en elle toute une gamme de phénomènes, c'est-à-dire de textes ; ces textes, qui se définissent par eux-mêmes comme épistolaires simplement parce qu'ils se présentent sous forme de lettres, ne sont pas du tout homogènes, à ce point qu'il est impossible de parler d'un genre littéraire épistolaire avec des caractères bien définis et sans aucune ambiguïté. A cet égard, il convient de rappeler le concept d'« épistolarité restreinte », que j'ai proposé il y a quelques années pour déterminer une section particulière de la production écrite qui se présente sous les apparences de l'écriture épistolaire²³. Dans la civilisation littéraire occidentale, d'autres genres codés gardent une continuité diachronique pendant tout leur développement. Par exemple la poésie lyrique, où, malgré les coupures historiques et les changements à l'intérieur du genre, aussi bien que les changements du système des genres dans son ensemble et de l'attitude épistémologique envers les phénomènes qu'on n'a appelé « littérature » qu'à une époque récente, on peut reconnaître une ligne de continuité qui – pour s'en tenir à la tradition italienne – se prolonge de Pétrarque jusqu'à Foscolo, Leopardi et au XX^e siècle, d'un côté, et, de l'autre côté, descend de la tradition classique, Catulle et les poètes lyriques de la Grèce ancienne. Ou bien, si l'on veut arrêter son attention sur un genre dont la présence est moins persistante, le poème épique, lui aussi, suit dans son développement une ligne continue mise en relief par les reprises et les remaniements explicites, depuis Homère et Virgile jusqu'aux poèmes de la Renaissance, ainsi que par les débats théoriques sur la poésie épique et narrative.

On peut repérer une unité du même genre si on observe la ligne de continuité qui relie, par exemple, les lettres familières de Cicéron et les textes épistolaires de la Renaissance, avec ses recueils de lettres désignées, justement, de « familières ». (Et le rapport entre la reviviscence du genre épistolaire à la Renaissance d'un côté et la découverte des lettres de Cicéron et de son traité *De oratore* de l'autre a été mis en évidence par Marc Fumaroli²⁴.) Le parcours de l'épistolographie se prolonge de la Renaissance jusqu'au siècle d'or et plus tard. Pourtant, en dépit d'une telle ligne de continuité, il est difficile de regrouper des phénomènes qui à bon droit réclament leur appartenance à l'univers épistolaire. En fait, il faut constater avec Constable²⁵ que des textes variés se présentent en tant que

lettres (indépendamment de leur extension, du sujet qu'ils traitent, du registre de l'écriture et du fait qu'ils ont rempli, ou non, leur fonction de correspondance) et que justement une telle façon de se présenter – avec indication d'un destinataire et souscription – les qualifie de lettres. En ce qui concerne la distinction entre lettres réellement envoyées et lettres 'fictives', qui n'ont jamais rempli de fonction de correspondance, il faut remarquer en tant que critère de classement qu'elle ne peut que conduire sur un terrain glissant, surtout si l'on se réfère à une époque où – comme je l'ai déjà rappelé – l'imprimerie n'avait pas encore bouleversé l'ancien univers de la communication écrite et n'avait pas encore distingué nettement les circuits de cette communication. En tout cas il faudrait une recherche philologique méticuleuse pour établir quel a été réellement le sort, par exemple, des lettres 'intimes' dont les originaux ne nous sont pas parvenus et dont nous ne possédons que des copies, rassemblées plus tard dans des recueils. Mais cela ne lèverait pas encore toute ambiguïté : quelle place faudrait-il accorder aux lettres conçues pour être réellement envoyées, mais remaniées plus tard en vue d'une diffusion plus large ? Pour rester dans le domaine italien, les épîtres latines de Dante et de Pétrarque en sont deux exemples très nets. Ce n'est pas un hasard s'il s'agit de deux des pères de la tradition littéraire italienne. Enfin, tandis qu'on peut reconnaître aisément le lien intime qui unit les lettres familières de l'Antiquité aux livres de lettres de la Renaissance et à Mme de Sévigné, il est difficile de classer dans un même genre des textes tels que la *Rota Veneris* de Boncompagno de Signa (XII^e-XIII^e siècle), les épîtres des humanistes du XV^e siècle, la correspondance entre Ugo Foscolo et Antonietta Fagnani Arese, les lettres scientifiques de Galilée ou de Francesco Redi, ou les lettres que Gaetana Borsini envoyait à son mari par l'intermédiaire des écrivains publics. Et pourtant tous ces textes se présentent, et s'autodéfinissent, comme des lettres.

En fait ce qu'on appelle « épistolarité » inclut une somme de manifestations, dont seulement quelques-unes concernent la vie intime et privée des individus ; d'autres ne la concernent qu'en apparence, ou du moins partiellement, et relèvent de ce phénomène toujours public qu'est la communication littéraire. C'est le cas de plusieurs correspondances 'd'auteur', dans lesquelles les lecteurs trouvent une valeur qu'on pourrait définir de 'poétique' ou bien d' 'artistique', indépendamment de l'intention de celui qui les a écrites. Dans d'autres cas, ce n'est pas cette valeur artistique qui attire les lecteurs, mais une autre raison : comme dans le cas de Gaetana Borsini et de l'intérêt humain et linguistique de ses lettres.

Ainsi l'épistolarité devrait être envisagée comme étant située à mi-chemin entre la littérature et d'autres domaines de l'écriture, et elle exclu-

rait des textes qui se veulent des lettres. Si on l'envisage comme un genre littéraire ou bien comme un genre du discours écrit, elle confirme sa large étendue et l'indétermination de ses limites. Pourtant, en dépit des difficultés, il est souhaitable de conserver des distinctions et de reconnaître que l'on classe comme homogènes des objets qui ne le sont pas, si l'on veut ne pas se borner à utiliser les correspondances (ce qui en soi n'est pas une pratique interdite) mais parvenir à mieux les connaître.

Raffaele Morabito
Università dell'Aquila

Notes

1. Cf. Leopardi 1968.
2. Cf. Marti 1961.
3. Pour le genre épistolaire de la Renaissance italienne cf. Basso, Quondam, Morabito 1990.
4. La date est celle de l'édition définitive, dont le texte est inclus dans LIZ.
5. L'édition la plus récente, établie par A. Bianchini, reproduit le texte de l'édition Guasti (cf. Macinghi Strozzi 1987).
6. Cf. Dupré-Theseider 1940, et aussi 1979.
7. Récemment les lettres de l'Arétin ont été éditées par P. Procaccioli (cf. Aretino 1991 et 1997).
8. Sabbadini, I, pp. 175-176 (le texte original est en italien).
9. Cf. Capialdi ; la première édition imprimée des *Lettere* de Ceccarella Minutolo, a été publiée en 1999 (cf. Minutolo).
10. La correspondance de Foscolo avec Antonietta a été éditée par Carli (cf. Foscolo 1). Les concordances entre correspondance et roman de Foscolo sont signalées par Gambarin (cf. Foscolo 2) ; sur ce sujet cf. Morabito 1999.
11. Cf. Verga 1954 et Raya (qui a publié la correspondance entre Verga et les éditeurs Treves).
12. Par exemple, parmi les ouvrages de Galilée *Il Saggiatore* et *Istoria e dimostrazione intorno alle macchie solari* se présentent tous les deux sous forme de lettres (cf. Galilei VI et V) ; parmi ceux de Redi les *Osservazioni intorno alle vipere*, ou les *Esperienze intorno alla generazione degli insetti* (cf. Redi).
13. Sur la « monumentalisation de la lettre » au XVII^e siècle cf. Morabito 1995.
14. Cf. Porcacchi et Navagero.
15. Les lettres de Michel-Ange ont été publiées pour la première fois en 1875 (cf. Michelangelo).
16. Sur la *Vita* de Cellini cf. Borsellino.
17. Sur la diffusion manuscrite du *Triregno* et d'autres ouvrages de Giannone cf. Bertelli.
18. Cf. Foscolo 1, lettres VI, p. 220 et CXXI, p. 398.

19. Cf. Verga 1993, p. 149 (« Se agglomerate cerimonie tema non forman delle mie verghe non ne traligna l'ossequio. Sì che sorgenti men fallaci e più stabili le sole preci ne reputo. Il favor di un vostro sguardo è quel che anelo, e lo ambisco mercé delle melenzose mie riga ») ; il est difficile de reproduire dans une langue étrangère le ton risible et prétentieux et les incorrections de ce billet.
20. On peut lire des extraits de ces lettres dans Morabito 1993.
21. Cf. Bellow, p. 67 : « In Francia ove si potrebbe nello stesso modo lagnarsi di una certa superficialità negli studi letterari, esiste però un mezzo particolare di animarsi reciprocamente, e questo mezzo, di cui non v'è l'uso in Italia, è la *società*. (...) Lo spirito di conversazione non si combina con questo genere di vita ». A l'égard de cette affirmation de Mme de Staël cf. aussi Morabito 1995.
22. Cf. Leopardi 1991, 3862 : « Noi abbiam pochissima conversazione, ma questa pochissima è straniera ; conversazione italiana non esiste ; quindi è ben naturale che la conversazione d'Italia non sia fatta in lingua italiana, e tutto ciò che ad essa appartiene, e questo è moltissimo e di generi assai molteplice, e coerente con molte parti della vita, costumi, letteratura ec., sia espresso in voci straniere, e non abbia in italiano parole né modi che lo significhino » ; 4031 : « una curiosissima conformità generale » et « il modo della vita sociale rispetto alla conversazione » ; 4031-32 : « Il clima d'Italia e di Spagna è clima da passeggiate e massime nelle lor parti più meridionali. Ora queste nazioni non hanno conversazione affatto, né se ne diletano : e quel poco che ve n'è in Italia è nella sua parte più settentrionale (...) Il clima d'Inghilterra e di Germania chiude gli uomini in casa propria, quindi è loro nazionale e caratteristica la vita domestica (...) Il clima della Francia ch'è il centro della conversazione, e la cui vita e carattere e costume e opinioni è tutto conversazione, tiene appunto il mezzo tra quelli d'Italia e Spagna, Inghilterra e Germania, non vietando il sortire, e il trasferirsi da luogo a luogo, e rendendo aggradevole il soggiornare al coperto » ; 4227 : « I francesi, per qualificare un uomo che stimino, soglion dire *c'est un homme extrêmement aimable* gl'Inglesi *he his a very sensible man*, gl'Italiani, è *un uomo di garbo* ; segno manifesto, pare a me, di quanto i primi pongano sopra ogni altra cosa i piaceri della conversazione, e la scienza dell'urbanità ; i secondi la ragionevolezza e il buon senso ; gli altri la compostezza delle maniere, e l'accortezza di condursi nella vita ».
23. Cf. Morabito 1989.
24. Cf. Fumaroli 1995.
25. Cf. Constable 1976.

Références bibliographiques

- Aretino, P. (1991) : *Lettere*, éd. par P. Procaccioli. Rizzoli, Milano.
- Aretino, P. (1997) : *Lettere*, I, éd. par P. Procaccioli. Salerno, Roma.

- Basso, J. (1990) : *Le genre épistolaire en langue italienne (1538-1662). Répertoire chronologique et analytique*. Bulzoni-Presses Universitaires de Nancy, Roma-Nancy.
- Bellorini, E. (1975) : *Discussioni e polemiche sul Romanticismo (1816-1826)*, éd. par E. Bellorini, reprint éd. par A. M. Mutterle. Laterza, Roma-Bari.
- Bertelli, S. (1968) : *Giannoniana. Autografi, manoscritti e documenti della fortuna di Pietro Giannone*. Ricciardi, Milano-Napoli.
- Boncompagno da Signa (1927) : Magister Boncompagnus, *Rota Veneris. Ein Liebesbriefsteller des 13. Jahrhunderts*, éd. par F. Baethgen. W. Regenber, Rom.
- Boncompagno da Signa (1996) : *Rota Veneris*, éd. par P. Garbini. Salerno, Roma.
- Borsellino, N. (1979) : Borsellino, N. et Camesasca E. : *Cellini, Benvenuto*, in : *Dizionario Biografico degli Italiani*, XXIII. Istituto dell'Enciclopedia Italiana, Roma.
- Capialbi, V. (1849) : *Opuscoli varii*. Napoli, III.
- Constable, G. (1976) : *Letters and Letter-Collections*. Brepols, Turnhout.
- Dupré-Theseider, E. (1940) : Santa Caterina da Siena, *Epistolario*, I, éd. par E. Dupré-Theseider. Istituto Storico Italiano per il Medio Evo, Roma.
- Dupré-Theseider, E. (1979) : *Caterina da Siena*, in : *Dizionario Biografico degli Italiani*, XXII. Istituto dell'Enciclopedia Italiana, Roma, pp. 361-379.
- Febvre, L. & Martin, H.-J. (1958) : *L'apparition du livre*. Albin Michel, Paris.
- Foscolo 1 (1970) : Foscolo, U. : *Epistolario*, I, éd. par P. Carli. Le Monnier, Firenze.
- Foscolo 2 (1970) : Foscolo, U. : *Ultime lettere di Jacopo Ortis*, éd. par G. Gambarin. Le Monnier, Firenze.
- Fumaroli, M. (1995) : *De l'Age de l'éloquence à l'Age de la conversation : la conversion de la rhétorique humaniste dans la France du XVII^e siècle*, in : Bray, B. et Strosetzki, C. (édd.) : *Art de la lettre Art de la conversation à l'époque classique en France*. Klincksieck, Paris, pp. 103-113.
- Galilei, G. (1895, 1896) : *Le opere di Galileo Galilei*, édition nationale, éd. par A. Favaro, collaborateur littéraire. I. Del Lungo, Barbera, Firenze, V, 1895 ; VI, 1896.
- Leopardi, G. (1968) : *Crestomazia italiana. La prosa*, éd. par G. Bollati. Einaudi, Torino.
- Leopardi, G. (1991) : *Zibaldone di pensieri*, éd. par G. Pacella. Garzanti, Milano.
- LIZ (1997³) : – *Letteratura Italiana Zanichelli. I testi della letteratura italiana in cd-rom*, éd. par P. Stoppelli et E. Picchi. Zanichelli-Olivetti, Bologna. (Stoppelli a pris en charge le côté littéraire du travail, Picchi le côté informatique).
- Macinghi nelli Strozzi, A. (1877) : *Lettere di una gentildonna fiorentina del secolo XV ai figliuoli esuli*, publiées par Cesare Guasti. Sansoni, Firenze.
- Macinghi Strozzi, A. (1987) : *Tempo di affetti e di mercanti. Lettere ai figli esuli*, éd. par A. Bianchini. Garzanti, Milano.
- Marti, M (1961) : *L'epistolario come genere e un problema editoriale*, in : *Studi e problemi di critica testuale. Convegno di studi di filologia italiana nel centenario*

- della Commissione per i Testi di Lingua (7-9 aprile 1960). Commissione per i Testi di Lingua, Bologna, pp. 203-208.
- Michelangelo (1875) : *Le lettere di Michelangelo Buonarroti edite ed inedite con i ricordi e i contratti artistici*, éd. par G. Milanesi. Le Monnier, Firenze.
- Minutolo, C. (1999) : *Lettere*, éd. par R. Morabito. Edizioni Scientifiche Italiane, Napoli.
- Morabito, R. (1989) : *Pratiques épistolaires et épistolarité restreinte, Orbis litterarum*, 44, pp. 191-203.
- Morabito, R. (1990) : *Lettres et livres de lettres en Italie au XVI^e siècle*, in : Bossis, M. (éd.) : *L'épistolarité à travers les siècles*. Franz Steiner, Stuttgart, pp. 174-179.
- Morabito, R. (1993) : *Fatti della vita di Lorenzo Borsini, senese*. Sicania, Messina.
- Morabito, R. : *Lettres et civil conversation dans l'Italie du XVI^e siècle*, in : Bray, B. et Strosetzki, C. (édd.) (1995) : *Art de la lettre, Art de la conversation à l'époque classique en France*. Klincksieck, Paris, pp. 103-113.
- Morabito, R. (1999) : *Autoportrait et modèle moral dans les lettres d'Ugo Foscolo à Antonietta Fagnani Arese*, in : Haroche-Bouzinac, G. (ed.) : *Lettre et réflexion morale. La lettre miroir de l'âme*. Klincksieck, Paris, pp. 177-185.
- Navagero, A. (1563) : *Viaggio fatto in Spagna et in Francia*. Farri, Venezia.
- Porcacchi, T. (1576) : *Lettere di XIII huomini illustri alle quali oltra tutte l'altre fin qui stampate di nuovo ne sono state aggiunte molte*. Vidali, Venezia, (1^{ère} éd : 1565).
- Quondam, A. (1981) : *Dal « formulario » al « formulario » : cento anni di libri di lettere*, in : Quondam, A. (éd.) : *Le « carte messaggere ». Retorica e modelli di comunicazione epistolare : per un indice dei libri di lettere del Cinquecento*. Bulzoni, Roma, pp. 13-157.
- Raya, G. (1986) : *Verga e i Treves*. Herder, Roma.
- Redi, F. (1858) : *Opuscoli di storia naturale*, éd. par C. Livi. Le Monnier, Firenze.
- Sabbadini, R. (1967) : *Le scoperte dei codici latini e greci ne' secoli XIV e XV*, 2 voll. Sansoni, Firenze, (I éd. : 1905-1914).
- Scrittori italiani di aforismi*, éd. par G. Ruozi, 2 voll. Mondadori, 1994-1996.
- Verga, G. (1954) : *Lettere al suo traduttore*, éd. par F. Chiappelli. Le Monnier, Firenze.
- Verga, G. (1993) : *Mastro-don Gesualdo*, éd. par C. Riccardi. Le Monnier, Firenze.

Résumé

Partant d'exemples tirés de la littérature italienne (entre autres Pétrarque, Aretino, Foscolo, Verga), le présent article discute les notions de *genre épistolaire* et de *correspondance éditée*, notions mises en relation avec la *fonction* de la lettre (destinataire public ou privé) et avec le concept de *littérarité*. Après avoir constaté que les textes qui se présentent comme des lettres ne sont pas homogènes et qu'il est impossible de parler d'un genre épistolaire avec des caractères bien définis et sans aucune ambiguïté, l'article aboutit à des réflexions sur la position différente du genre épistolaire dans les traditions littéraires française et italienne.